FILO,

Une Jeunesse En Sicile

Contacts :

Au bout des mots - Éditions Abatos
26, rue Brossard - 42000 Saint-Étienne
Siret : 532 515 822 00023 – A P E : 9499Z
MAIL : CONTACT@ABATOS.FR
www. abatos.fr

© 2017. Tous droits de reproduction et d'adaptation réservés pour tous pays.
I.S.B.N. 978-2-36598-087-6

Filomena Cordanato

FILO
Une Jeunesse En Sicile

Récit recueilli par ALAIN GIRARD

ABATOS
éditions

Introduction

C'est simple. Il suffit de prendre un stylo et l'on commence à écrire. On ne sait pas pourquoi ni comment, mais les souvenirs remontent du passé. On ne sait pas ce qui va se passer quand on commence à écrire. Voici ce qui m'est arrivé.

Tout ce que je raconte est vraiment arrivé. J'ai juste changé les noms pour éviter d'éventuels soucis.

Chez Le Père Galilée De L'isère

Le dimanche 3 mars 2002, mon mari Alphonse et moi avons été invités chez un curé à la retraite qui avait enseigné le catéchisme à nos enfants quelques années auparavant. Je travaillais alors et je ne pouvais pas les accompagner. Le curé, très gentil et d'une bonté extraordinaire, venait les chercher à la maison et les amenait sur son vélo jusqu'à l'église, l'un devant, sur la barre, l'autre derrière, sur le porte-bagages. Parfois il devait faire deux voyages. Cela a duré jusqu'à leur communion, en 1988. Nous avons gardé une estime mutuelle durable et sincère jusqu'à ce jour. À chacune de nos rencontres, on évoquait des souvenirs, on parlait de choses et d'autres et surtout du passé, du temps où mon père était encore enfant dans les années 1910. À ce propos, le curé nous disait : « C'était moche à cette époque. »

Je lui répondis que, par mon père, je connaissais des événements de ces temps lointains. Mon père nous avait raconté qu'à l'époque de la Première Guerre mondiale, à

l'âge de cinq ans, il descendait travailler dans les mines de souffre, zolfo, pour gagner un peu d'argent pour sa famille. Et, avant de descendre à la mine, il transportait des légumes qu'il vendait au marché sur une charrette, en faisant le tour du village.

Comme disait Carlo : « Cu avi soldi in tasca tutti li orna fa Pasqua », c'est à dire : Celui qui a de l'argent, il peut faire la fête tous les jours !

À l'âge de *5* ans

— Cinq ans ? a demandé le curé étonné. Que voulez-vous qu'il fasse aussi jeune dans une mine ?

— Son travail consistait à conduire les mulets qui transportaient le soufre d'une galerie à une autre, au fond de la mine, lui ai-je répondu.

Mon père m'a précisé que les mulets étaient descendus une seule fois dans le fond de la mine. Ils n'en sortaient plus jamais jusqu'à la mort.

Le curé était très surpris que mon père soit descendu aussi jeune dans la mine. C'était impensable pour lui. C'était pourtant la vérité. Cela s'est passé en Sicile.

— Là où il y avait la prison à perpétuité ? m'a demandé le curé.

— Oui. Cette prison se trouve dans un village au bord de la mer, appelé Favignana. Les prisonniers purgeaient leurs lourdes peines dans cette prison et

> certains réussissaient parfois à s'évader par la mer, me racontait mon père. Nous, on vivait à l'intérieur des terres, au centre de la Sicile, là où il fait très chaud.

Mon père ne descendit plus au fond de la mine quand il eut dix-neuf ans, le jour où une galerie s'est écroulée, faisant des morts. C'est un miraculé. Il ne voulut plus y retourner.

L'autre jour, je regardais un reportage à la télévision avec mon mari. En voyant des images de ponts et de ravins, j'ai pensé à la Sicile, à mon père, mais bien des années plus tard, pendant la Seconde Guerre mondiale. J'ai dit à mon mari : « Mon père a vécu dans des endroits comme celui-ci. Il se cachait dans ce genre de ravins, il était recherché par la police. C'était le temps de la contrebande à l'époque de Mussolini. »

Mon père et un groupe de copains affirmaient que leurs activités n'avaient rien à voir avec celles de la Mafia et ils précisaient : « Quelle mauvaise période nous avons vécue. Vita disgraziata, e guai cu la pala. » C'est à dire : les malheurs, on le ramassait à la pelle.

Mon père disparaissait pendant des semaines de la maison. Il survivait comme il pouvait. La nuit, il errait dans des égouts pleins de rats, le jour il se cachait. Souvent malade à cause des nombreuses maladies telle que la malaria, il avait souvent de gros boutons sur le corps. Il affirmait que la peur lui changeait le sang en eau (le sannu divintava acqua) et lui faisait sortir des boutons (le cocchi di scantu), des boutons de peur.

Au temps de Mussolini

Traité par Hitler en partenaire subordonné, le Duce essuie des revers dans la guerre maritime et en Libye. Après le débarquement allié en Sicile (9 juillet 1943), le mécontentement des masses suscite la « révolte des hiérarques », qui le désavouent dans une séance du Grand Conseil fasciste (25 juillet 1943). Destitué par le roi et arrêté, il est libéré par les Allemands. Il organise, sous leur protection, en Italie du Nord, la République sociale italienne, dont le gouvernement est à Salo, État fantoche qui prétend reprendre la tradition socialiste, populaire et antimonarchique des débuts du fascisme. Devant l'avance alliée et l'action des maquis en haute Italie, il cherche à négocier avec les Américains, puis à gagner la Suisse. Arrêté par les partisans dans une colonne allemande en retraite, il est fusillé sans jugement avec sa maîtresse Clara Petacci, sur l'ordre du colonel Valerio, à Giulino di Mezzegra près de Dongo (lac de Côme, le 28 avril 1945).

Mon père était encore enfant lorsqu'il perdit le sien d'une pneumonie, il y a quatre-vingt-dix ans, pendant la Première Guerre mondiale. C'est pourquoi mon père a dû travailler aussi tôt.

Il nous disait : « Je n'ai pas de souvenirs d'enfant, j'ai toujours été soutien de famille (le capu di casa), j'ai toujours travaillé. »

Héritage Perdu

D'après les recherches de ma sœur Gazelle, notre famille descend de la noblesse, des contes dans la famille de mon père et de riches barons du côté de ma mère.

Le frère de mon grand-père maternel, qui possédait des terres et des maisons, a envoyé son testament à son frère, mon grand-père maternel, pour un motif qu'on ignore, en y joignant une médaille, datant de l'époque de Mussolini et appartenant à son frère.

Mes grands-parents, ne sachant ni lire ni écrire, se sont adressés à des personnes instruites du village qui ne leur ont pas expliqué en détail la teneur du document. Ils l'ont conservé dans une malle avec la décoration. À leur décès, au début des années 50, la famille a retrouvé le testament et la médaille, mais ils n'ont jamais pas pu récupérer les terres et les maisons qui étaient devenues propriété de l'État, passé un délai de vingt ans.

L'arrière Grand-Mère

Dimanche 17 août 2003, nous sommes allés avec mon mari, ma sœur et mon frère rendre une visite de condoléances à ma tante maternelle (qui est aussi ma marraine de baptême). Son frère qui vivait à Rome venait de mourir. Mon frère en a profité pour lui poser des questions sur l'histoire de la famille.

J'ai appris que ma grand-mère maternelle Filomène, née Octave, a perdu sa mère à l'âge de 2 mois. Montée sur son mulet, elle allait vendre ses légumes à la ville quand elle fit une chute, avec ma grand-mère dans les bras. Elle la protégea de son mieux. Le bébé, entouré de bandages de la tête aux pieds, telle une momie, fut sauvé, mais sa mère mourut quelques jours plus tard d'une hémorragie interne. Il n'y avait aucun hôpital à proximité pour la sauver.

Mon grand-père, Cosimo, se remaria avec une femme appelée « la galanterie ». Sa famille, gentille et très aisée, avait comme on dit « l'esprit de famille. » Ils eurent un fils, né en 1898, qu'ils appelèrent Lillo. Il mourut pendant la guerre de 14 – 18, à l'âge de 18 ans.

Dans les familles méditerranéennes, il était courant de donner le prénom du père au nouveau-né, surtout pendant la guerre où les épouses craignaient de ne pas voir revenir leurs maris partis au Front. On donnait parfois le prénom d'un frère ou d'un oncle disparu, en souvenir du défunt.

Nous ne savons pas comment ni pourquoi cette deuxième épouse est morte. Ce qui est certain, c'est que dans le village, mon grand-père acquit une mauvaise réputation, comme s'il tuait lui-même ses épouses, ce qui n'était pas le cas, bien entendu. Il chercha à se remarier une troisième fois, mais toutes ses demandes furent refusées. Il dut se contenter d'une femme de mauvaise vie, une fille des rues pas très sérieuse que ses parents et ses quatre frères attendaient impatiemment de marier, même avec un veuf qui avait des enfants.

La grande Marina, c'était son nom, refusa catégoriquement d'épouser mon grand-père : elle avait bien d'autres choses à penser. Ses frères insistèrent, la battirent jusqu'à ce qu'elle cède et elle finit par dire oui. Le grand-père n'était pas très fier d'avoir fait cette demande, mais il s'était fait une raison et ils se marièrent. De ce troisième mariage naquit un garçon, mon père Carlo.

La grande Marina était méchante et fainéante et se vengeait sur les enfants. Filomène, 10 ans, la fille de mon grand-père devait s'occuper de la maison parce que la grande Marina gardait toujours le bébé dans ses bras de manière à être déchargée de tous les travaux ménagers.

La grande Marina lui demanda un jour de faire cuire des légumes, tandis qu'elle façonnait, assise, un tablier avec une ceinture et des poches. Des gouttes de bouillon éclaboussèrent son tablier. Elle prit ce prétexte pour faire des misères à Filomène. Elle déposa son bébé et commença à la frapper comme une furie. Puis elle renversa la cocotte pleine d'eau bouillante sur les pieds de Filomène, vêtue d'une grande robe et des bottines à lacets, qui se mit à hurler de douleur. Les voisines accoururent à son secours, ôtèrent ses chaussures, mais la peau vint avec les chaussettes, elle était gravement brûlée. Le soir, son père, de retour d'une dure journée de travail à la campagne, ne vit pas venir comme d'habitude Filomène à sa rencontre pour l'aider à décharger le mulet.

Il l'appela : « J'ai besoin de ton aide. Pourquoi ne viens-tu pas ? »

De sa chambre, elle lui répondit : « Papa, excuse-moi, je ne peux pas marcher. »

Il comprit vite que quelque chose d'anormal s'était passé dans la journée.

Pour éviter le conflit, Filomène lui dit : « Par maladresse, je me suis renversé la cocotte pleine de bouillon sur les pieds. Ne t'inquiète pas, il n'y a rien de grave. »

Plusieurs mois avaient passé quand il apprit la vérité. Il fut très en colère, car il savait que ce n'était pas la première fois que la grande Marina faisait subir des misères aux enfants. Il perdit patience, chargea son fusil et partit à la recherche

de sa femme qui avait pris la fuite. Filomène ayant compris ce qu'il voulait faire, s'accrocha à son cou : « Papa, ne fais pas ça, je vais me retrouver seule, sans mère ni père. Tu vas te retrouver en prison. » Il fut ému et reposa son arme. Peu après, il tomba malade, malgré sa bonne santé. Il était mal soigné de sa bronchite par sa femme qui s'occupait de plus en plus mal de lui. Sa maladie s'aggravait, il se levait seul pour prendre sa température. En plein hiver, il sortit assoiffé et but de l'eau glacée dans une cruche en terre qu'on appelait le Bummulidru di crita, en sicilien. Il mourut huit jours plus tard.

Cela permit à la grande Marina, la troisième épouse de mon grand-père de se libérer et de reprendre sa mauvaise vie. Elle accoucha peu après d'un petit garçon, Milu, qui porta le nom de sa mère, Manegasce, né de père inconnu. Pour mon père, cette femme était indigne, mais c'était sa mère. Il n'avait pas le choix, pas plus que de ce demi-frère maternel imprévu.

Filomène fut la première à se marier. Elle avait déjà été demandée en mariage par son futur mari et par deux autres prétendants, mais elle avait refusé : la maladie de son père était alors plus importante à ses yeux. Après la disparition de son père, elle ne vit plus aucune raison de rester avec cette marâtre, la femme de son père, qui lui avait fait plus de mal que de bien. Se rappelant des mots de son père qui lui conseillait d'épouser Gino, elle accepta sa demande. Gino était travailleur ; il était à la tête d'une

entreprise de distribution d'eau et possédait des fûts de bois posés sur des charrettes tirées par des mulets. Il avait une dizaine d'employés qui conduisaient ses charrettes de livraison. Il y a cent ans, en 1910, il n'y avait pas d'eau courante à Sommatino.

Filomène pensait à l'avenir et à Carlo. Elle voulait bien épouser Gino sous réserve qu'il consentît à prendre en charge son frère Carlo, mon père, jusqu'à sa majorité. Il accepta. L'argent que gagnait Carlo en travaillant servait à nourrir la marâtre et son fils Milu, demi-frère de Carlo. Cette situation dura jusqu'à la majorité de Milu et se prolongea même plus tard lorsque Milu se maria et eut des enfants.

Lillo Le Frère De Mon Père

Mon père avait une sœur, Filomène, née en 1892, décédée en février 1957, et un frère, beaucoup plus âgé que lui, Lillo, mort pendant la Première Guerre mondiale. Un obus a explosé devant lui. Malgré quatre bons copains, de véritables frères, qui ont fait le mort et se sont couchés sur lui pour le protéger, il n'a pas survécu. Il est mort sur le coup. Tous ont été piétinés par le régiment qui est passé sur eux. Les quatre hommes ont creusé une tombe, ils ont enterré leur ami. C'était près de Florence. Peut-être... Personne ne sait exactement où ce drame a eu lieu, on n'est sûr de rien.

Ma sœur a essayé d'obtenir d'autres informations, mais elle n'a jamais réussi à en savoir plus.

Les quatre copains se sont fait capturer peu de temps après. Ils sont restés prisonniers jusqu'à la fin de la guerre. Ils s'étaient juré de raconter à sa famille comment Lillo était mort si par miracle ils en réchappaient. Ce fut le cas.

Soutien De Famille

Mon père travaillait chez des riches du pays. Il gagnait une misère, mais une misère qui lui permettait de faire vivre sa propre famille, sa mère, son demi-frère et plus tard les enfants de son demi-frère Milu. À cette époque, il travaillait comme uomo de fiducia, homme de confiance, pour son employeur, Don Nicolas qui, justement, lui accordait toute sa confiance.

Mon père aurait mérité de porter ce titre de « Don », réservé aux riches, aux puissants et aux gens respectables.

Mon père montait la garde devant la maison de Don Nicolas qui regorgeait de biens. Mon père était si honnête qu'il n'aurait pas volé un grain de blé et pourtant ce n'est pas ce qui manquait. Les fils de Don Nicolas avaient moins de scrupules. Ils trouvèrent le moyen de faire sortir discrètement par l'arrière de la bâtisse céréales, pois chiche, amandes, olives et autres denrées qu'ils revendaient discrètement ou échangeaient contre de jolis vêtements pour mener la belle vie.